

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

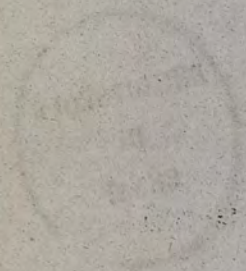


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

JEAN HENNUYER,

EVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME EN TROIS ACTES.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXII.

THE ALPHABET

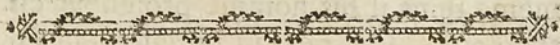
EXHIBIT DE L'ALPHABET

DRAME EN TROIS ACTES



A LONDRES

M. DCC. LXXII.



P R É F A C E.

CE Drame a l'avantage d'être fondé sur l'histoire , & les principaux faits qu'il renferme sont attestés & connus. Il est donc inutile de les remettre ici sous les yeux du lecteur, il suffira de lui faire connoître le personnage qui , jouant le premier rôle dans cette pièce, est demeuré , pour ainsi dire , caché dans l'ombre du tableau , qu'a tracé la plume des historiens. On jugera s'il méritoit d'en sortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer nâquit à St. Quentin, diocèse de Laon , en 1497. Il fit ses études à Paris au collège de Navarre , où il fut boursier, il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet , on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant son doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis roi de Navarre : dans le

même tems il fut nommé professeur en théologie. On ne fait précisément en quelle année il parut à la cour ; mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce prince le nomma bientôt pour son confesseur : il le fut jusqu'à la mort du roi. Il fut aussi confesseur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des consciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit point possession de cet évêché, sans doute parce qu'on le retint à la cour ; mais après la mort du cardinal d'Annebaut , évêque de Lizieux , arrivée au mois de Juin , 1558, François II nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut-là, & dans les tems des fureurs de la St. Barthelemi , qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le lieutenant de roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de massacrer tous les huguenots de Lizieux , Jean Hennuyer s'y opposa fermement & donna acte de son opposition ; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre ;

P R É F A C E.

& par ce sage délai il préserva les calvinistes de sa ville & de son diocèse.

Je fais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine? Tout panégyriste que je suis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & disputé, pour savoir si cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniste; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ses contemporains.

Ceux qui voudront voir son portrait iront le chercher dans le réfectoire de la maison de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de théologie de Paris; ainsi il vécut environ quatre-vingts ans; dans les tems les plus orageux qu'offre notre histoire. Il n'est pas inutile de remarquer qu'il a vécu sous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François

P R É F A C E.

premier, de Henri II, de François II, de Charles IX, & de Henri III; ce qui a pu servir, je pense, à lui rappeler que les rois ne sont pas immortels. Comme le séjour habituel de la cour, où il passa presque toute sa vie, ne put ébranler ses vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment solides.

C'est un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque qui, tandis que Rome (*) & toute la catholicité autorise & consacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppose aux ordres d'un roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proscrivoient le fanatisme & une

(*) La nouvelle de la mort de Coligni, & du massacre, fut reçue à Rome avec les transports de la joye la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux: il y eut une messe solemnelle d'actions de grâces, à laquelle le pape Grégoire XIII assista avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illustres. Le cardinal de Lorraine récompensa largement le courier, & l'interrogea en homme instruit d'avance.
(*Esprit de la Ligue, Tome II.*)

polititique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le seul homme en place qui se soit distingué par la même fermeté, mais ce zèle, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confesseur d'un roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne se montrèrent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien, mais du nom d'homme (*)) ! A peine cinq ou six militaires paroissent avoir conservé dans ce tems quelques traces de justice & de lumière naturelle ; les autres commandans de Province furent des forcés, qui ne différencèrent pas beaucoup de ces dogues dont se servirent les Pisarres & les Vasco-Nunès, lorsqu'ils alloient à la chasse des malheureux Indiens qu'ils

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage ; Brantôme rapporte que plusieurs de ses camarades, gentils-hommes comme lui, y gagnèrent jusqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au roi & à la reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés, *Ibid.*

faisoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient disciplinés & soudoyés comme eux. Ils obéissoient comme eux , & le savant auteur des Recherches philosophiques sur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce tems-là, que le dogue Hérecillo gagnoit deux réaux par mois pour services par lui rendus à la couronne. Je ne fais si ceux qui servirent si bien Charles IX & sa digne cour furent aussi-bien récompensés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'histoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confrères pour la chair humaine.

Le célèbre auteur de la Henriade , qui a combattu avec succès le fanatisme & la superstition , & qui sur cet article a déjà fait quelque bien au monde & à sa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un roi veut le crime, il est trop obéi.

(*) Ce sera un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE sur son siècle , & de son siècle sur son génie.

Lorsque je médite ce vers en silence, un frémissement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de sang à chaque page de l'histoire, & je gémiss d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs si prompts, si aveugles, si fidèles, si peu réfléchissans; & le bien, lorsque l'on veut le faire même avec ardeur, rencontre mille obstacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité se relâche & s'épuise.

Quand un roi veut le crime, il est trop obéi.

O fuyons d'un globe où cette maxime seroit jugée vraie, ou du moins avant de le quitter, faisons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la classe de ceux qui ne présentent qu'une idée absurde & fausse.

On me dira, à quoi bon représenter les horreurs de la St. Barthelemi? Nous ne sommes plus dans un siècle où l'on égorge. Ce siècle barbare est écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'espère même. Il paroît que l'on ne s'assassinera plus au nom de Dieu, que la

religion ne soulèvera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages, mais l'oserai-je dire, nous n'en avons pas moins besoin de remettre sous nos yeux les tableaux de l'esprit de persécution. Toujours dominant, il saisit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait guere que changer de nom, mais ses fureurs sont à-peu-près les mêmes. L'expérience des siècles passés seroit perdue pour les siècles qui les suivent, si la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappelant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funestes où nous sommes souvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux sous quel titre on le persécute? Mais est-il vrai que le fanatisme ait perdu toute sa force? Est-il vrai que les sciences ayent émouffé ses traits? N'a-t-on pas vu, dans un siècle tout brillant de clarté, un monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractère humain & juste, jeter le désespoir dans le cœur

d'une grande partie de ses sujets, les distribuer sur des galères ou dans des prisons, dresser même des gibets, ruiner, désoler ses plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'attestoit que sa royale ignorance.

L'Espagne n'avoit-elle pas donné un exemple aussi déplorable, lorsqu'elle se plongea dans un état de dépérissement & de langueur, en arrachant de son sol une nation entiere qui cultivoit paisiblement ses champs, dans la seule idée que cette nation ne pouvoit pas respirer l'air sans l'infecter de ses opinions particulieres. Les maux politiques d'une nation, qui paroît paisible parce qu'elle expire, peuvent égaler & même surpasser les malheurs de la guerre civile.

Et si nous descendons à notre siècle, qu'on ne sauroit accuser d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatisme politique & raffiné qui a succédé à ce fanatisme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le sang n'a point coulé, il est vrai; mais les calamités publiques & particu-

lières n'ont pas été moins accablantes. En considérant toutes les larmes répandues, les soupirs, les gémissemens, sourds & étouffés, tous les emprisonnemens, tous les exils, les proscriptions de toute espèce, nous verrons que notre siècle n'a rien à reprocher à ces siècles d'erreurs & de barbarie; ce qui distingue le nôtre, c'est qu'il a mêlé quelquefois la dérision à ses autres attentats, & que non-content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'est efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cents ans notre histoire pourra à son tour effrayer les hommes sensibles, & fournir à des drames qui arracheront aussi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant persécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui se masque toujours sous de grands noms: si je parvenois à ajouter quelque chose à la liberté publique & particulière, à la conviction de ce droit naturel si manifestement violé tantôt par la force, tantôt par un sophisme aussi ingénieux que cruel; si j'arrachois quelques traits à l'intolérance

religieuse, civile & littéraire qui se soutiennent & se prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales, qui bouleversent toutes les notions d'ordre, de justice & d'équité, ser voit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou pour s'exprimer sans emblème, si ceux qui peuvent seuls réaliser les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philosophie, daignent lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en conséquence ces opinions impies & déraisonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors fourrant à leurs augustes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faisant que passer sur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.



P E R S O N N A G E S.

JEAN HENNUYER, évêque de Lizieux.

LE LIEUTENANT de Roi à Lizieux.

SIMON, Grand-Vicaire de l'Evêque.

Les Curés de Lizieux.

Troupe de Prêtres.

Troupe d'Officiers.

ARSENNE pere, habitant de Lizieux, protestant.

ARSENNE fils, époux de Laure, protestant.

LAURE, sœur d'Evrard, protestante.

EVARD, habitant de Paris, protestant.

SUZANNE, protestante, amie de Laure, & parente d'Arsenne.

CLERARD, protestant.

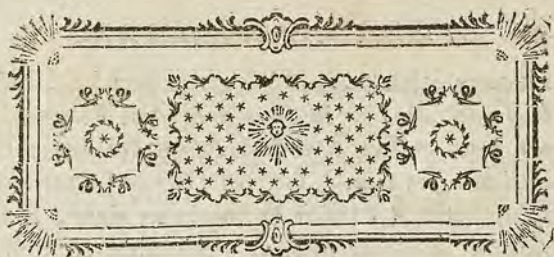
THEVENIN, protestant.

MENANCOURT, protestant.

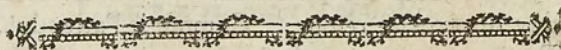
DUGAS, protestant.

Foule de protestans.

*La scène à Lizieux, l'action se passe
le 27 Août 1572.*



JEAN HENNUYER,
ÉVÊQUE DE LISIEUX.
D R A M E.



ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'appartement de Laure.
Une grande armoire est entr'ouverte.*

SCENE PREMIERE.

*Laure range plusieurs vêtements & linges, elle
se plaît à considérer un just'au corps galamment
orné.*

LAURE seule.

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos
vœux! Cher époux, il me semble te le voir...

B

Et cette écharpe... Qu'il étoit bien!... (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel sont des lettres & quelques bijoux.*) Lettres chéries ! vous êtes mon trésor. (*Elle lit & soupire en riant , considérant quelques bijoux.*) Aimable en tout, on le reconnoît jusques dans ses dons ! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage , je tremblois encore & nous n'osions espérer.... Qui m'eût promis alors que six mois après.... Comme tout ce tems s'est écoulé ! Il n'a duré pour moi qu'un instant.... Oui , mais ces huit jours d'absence , ces huit jours me paroissent des années.... Il devoit être de retour... Comme je l'attends !. Reviens , mon cher Arsenne , reviens , ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret , & le r'ouvrant tout de suite , elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle-ci. (*Pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*On frappe , Laure jette tout par terre , renverse des chaises , & courant toute émue à la porte , elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.*) Oh , c'est lui , c'est lui !

SCENE I I.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *apercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

Q Uoi ! vous, Suzanne ?

SUZANNE *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement ? mon abord vous est-il fâcheux.

LAURE *réparant le désordre.*

Non, non, ma chere cousine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux... il n'est pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'allarmer ?

L A U R E.

Comment pour un jour ?... Comprenez-vous un jour, depuis avant-hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous sommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir seules.

SUZANNE.

Chere cousine, que ne vous a-t-on pas dit

hier au soir pour vous tranquilliser sur ce retard ?

L A U R E.

Ah ! ma bonne amie , si vous aviez aimé , vous sauriez que les mots ne tranquillisent pas.

S U Z A N N E.

Vous devez cependant vous faire une raison... On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la sienne ; une visite d'un côté , une affaire de l'autre , deux ou trois jours sont bientôt passés.

L A U R E.

S'il favoit mes inquiétudes , rien ne l'auroit dû arrêter.

S U Z A N N E.

Voilà comme le plaisir est toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre , vous avez voulu être témoin de cette alliance qui scelle notre réconciliation avec les catholiques.... Quelle a dû être brillante cette fête ! tous les visages devoient être bien joyeux !.. Je n'ai jamais regretté d'être

(*) Les noces de Henri roi de Navarre , & de Marguerite sœur du roi , furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Esprit de la Ligue*, tom. II.

ACTE PREMIER.

21

seule que dans cette circonstance , parce que je n'avois pas , comme vous , un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage ; mais quand on est fille , il faut rester à la maison.

L A U R E .

En vérité toutes ces fêtes si vantées , si pompeuses , paroissent bien plus belles de loin , & surtout dans les récits que l'on en fait ; de près on voit peu de chose. Le tumulte , le bruit , vous étourdissent , & le cœur demeure froid . . . Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable , c'est qu'elles m'ont donné l'occasion de revoir encor mes chers parens. J'ai eu aussi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime , & qui est le meilleur ami de mon époux.

S U Z A N N E .

Sans doute , c'est bien son meilleur ami . . . Ils ne sont bien contents que lorsqu'ils se trouvent ensemble ; c'est une union aussi rare que charmante.

L A U R E .

Jusqu'ici son cœur a été libre , je voudrois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville , comme Arsenne a su m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous , chere Suzanne ? Pourquoi rougir ? . . .

B 3

SUZANNE *baissant la tête.*

Oh ! nous parlerons de cela , ma bonne amie... Ce sera pour un autre moment s'il vous plaît.

L A U R E.

Vous vous défiez de l'amour , chere Suzanne , & vous n'avez pas absolument tort ; mais je vous l'assure , quand il subjugué deux ames honnêtes , il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui sympathise si bien avec la vôtre ; moi , je ne puis me flatter d'être aussi heureuse. Deux mariages fortunés sont trop rares pour espérer de les voir se succéder dans le cours de la même année.

L A U R E.

Pourquoi cousine?... Le secret d'être heureux consiste à se bien aimer ; alors tout se conforme de soi-même à nos desirs. Il est une douceur qui absorbe les chagrins de la vie , le cœur de l'un est dans celui de l'autre ; on ne pense , on n'agit qu'ensemble , & souvent on est prêt tous les deux à se dire une même chose.... Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées !... Non , l'existence n'est vraiment précieuse que pour deux époux qui s'aiment , & je préfère-

rois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce sentiment délicieux.

S U Z A N N E.

C'est cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement sérieux... Que de souffrances au moindre nuage, à la plus légère séparation!... Voyez par vous-même, vous allez passer quelques jours à Paris avec Arsénne, au moment du retour des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laisse revenir accompagnée de votre frere, il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranfes les plus douloureuses; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi si tous vos contentemens ne sont pas trop payés par de pareils troubles?

L A U R E.

Oh non, non ma bonne amie; l'absence, il est vrai, est cruelle; mais le retour, le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui!... Vous le connoissez, cousine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractère, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?.. Mon frere lui ressemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inspirer le même amour.

B 4

S U Z A N N E.

Revenons , chere cousine , à ce que vous avez vu à Paris.... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés , qui ne me satisfont pas entièrement. Depuis que vous êtes de retour , on ne peut ni jouir de vous , ni vous faire parler comme l'on voudroit , vous retombez toujours sur le charme du mariage. Est-ce que l'absence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits ?

L A U R E.

Que tu es cruelle ! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime ?

S C E N E III.

L A U R E , S U Z A N N E ,
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame , le papa Arsénne va descendre pour déjeuner avec vous... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie en attendant son fils.

L A U R E , *se levant avec joie , à Suzanne.*

Allons , allons au-devant de lui... Le digne vieillard !... Je le respecte autant que je l'aime.

ACTE PREMIER. 25

SUZANNE *criant.*

Eh le voila déjà le cher homme!..

LAURE.

Il n'a point sa canne, ma cousine.... Aidons-le à marcher.... Je crains toujours à son âge.

Elles vont au-devant de lui, pendant ce tems on apporte une table, sur laquelle on sert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE V.

ARSENNE pere, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere.*

BOn jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déjà?... Tu es matineuse.... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle.... (*Il s'assied.*) Que j'aime à vous voir ensemble.... De quoi vous entreteniez-vous là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris.... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

A R S E N N E pere.

Bientôt, bientôt, ma nièce... En attendant nous en causerons en déjeunant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me lasse pas de t'entendre. (*Il s'aperçoit d'un peu de tristesse.*) Eh mais, encore rêveuse, chagrine?..

L A U R E se contraignant pour sourire.

Non, non, cher papa, non.

A R S E N N E pere.

Il faut que je te le dise, ma chere Laure, tu me fis hier beaucoup de peine, en nous quittant tu m'as dis un bon soir prononcé d'un ton... Je me suis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, disois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

L A U R E.

Mon pere... puissent-elles bientôt se dissiper!

A R S E N N E pere.

Oh! je ne veux point que l'on soit comme cela; pour s'aimer faut-il se tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires... toi qui as de la raison, je ne te reconnois point... Ah ça déjeunons.

ACTE PREMIER.

27

L A U R E.

Pourquoi du moins, n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes allarmes ?

A R S E N N E *pere.*

Parbleu si j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été plusieurs années, & des années entieres sans pouvoir jouir du bonheur d'embrasser une seule fois ou ma femme ou mon fils. Il est vrai que portant les armes dans ces tems de guerres intestines, je songeois encore plus à soutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers.... Allons, de la tranquillité, ma fille, la paix est faite, Dieu soit béni, & soyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embrassés : c'est moi qui t'en réponds.

L A U R E.

Je l'espere, mais hier vous disiez de même.

A R S E N N E *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Est-ce qu'Everard est déjà sorti ?

L A U R E *à un domestique.*

Avez-vous vu mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il est allé de grand matin faire sa

ournée dans la ville , il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes , au-devant de monsieur son beau-frere , voir s'il n'arriveroit pas.

A R S E N N E pere.

Les chers enfans , je les vois d'ici qui se rencontrent sur le grand chemin & qui s'embrassent avec un cœur... à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard , n'est-il pas vrai , ma nièce ?

S U Z A N N E.

Oui , mon oncle... Allons , cousine , reprenez votre gaieté accoutumée ; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris , & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là , je pense , que l'on trouve du beau & du merveilleux...

A R S E N N E pere.

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous , mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit , c'est tout comme moi-même... redis-moi toutefois ce qui m'intéresse. Vous avez été voir ensemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a présentés à lui , n'est-il pas vrai ? Eh bien qu'en disoit mon fils. C'est-là un vertueux humain , un grand général , un digne patriote... J'ai servi sous

lui, nous nous connoissons bien. Un jour...
Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

L A U R E.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une
amitié tendre & distinguée... Il étoit alors
dans son lit, assis sur son séant. Quel respect
nous imprimoient ses traits vénérables ! nous
arrofions de larmes les mains qu'il nous ten-
doit....

A R S E N N E pere.

Quoi, l'assassin (*) qui l'a blessé n'est pas
encore découvert ?

L A U R E.

On le poursuit, nous a-t-on dit... Comme
nous entrions, nous avons vu sortir de chez lui
Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques
d'attachement les plus extraordinaires (**). Il
étoit tranquille alors, sans émotion, sans trou-
ble, & disoit se trouver assez bien.

A R S E N N E pere.

Dieu veille sur ses jours ! c'est le plus fer-

(*) Coligny fut blessé au bras gauche par le nommé
Maurevel qu'on appeloit publiquement le tueur du Roi. Cet
assassin tira à Coligny un coup d'arquebuse par une fenêtre
couverte d'un rideau, lorsque l'Amiral revenoit du Louvre.
Esprit de la Ligue, tom. II.

(**) Charles se rendit dans la Chambre du malade, avec sa
mere, le Duc d'Anjou, les maréchaux de France & un bril-
lant cortège. *Ibidem.*

me soutien de notre parti infortuné. Notre défense sans doute étoit juste... Eh que restera-t-il donc à l'homme si l'on veut lui ravir jusqu'à la liberté de penser ! François catholiques ! ô mes compatriotes , ne reconnoissons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont servi tant de combats cruels ? Est-ce en se déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur... Il fut un tems où désolé de voir l'embrasement de cette guerre civile , j'aurois plutôt souhaité que nous pussions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre sa propre conscience ? Est-il en notre pouvoir d'avouer une croyance que nous rejettons en nous mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes , hypocrites , menteurs , & alors je préférerois de combattre & de mourir.. Mais pardon , ma fille , je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a servi est sujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

S U Z A N N E.

Quelle magnificence cela devoit faire ? Tout le monde dit que c'étoit une profusion , & d'un faste , d'un éclat... mais les époux avoient-ils l'air bien content ?

L A U R E.

S'il faut le dire ; sous tous ces superbes de-

hors , je n'ai point apperçu de véritable joye. Une noce bourgeoise m'a toujours semblé plus riante. Cet appareil magnifique ne sert qu'à déguiser l'ennui. Tout est consacré à je ne fais quelle représentation. On observe scrupuleusement l'étiquette , & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays soit contraire à l'étiquette. Non , les époux n'avoient pas l'air content , je crois. Et la plupart des phisionomies de cette cour ne me plaisent point. Médicis a le regard funeste , & Charles IX semble être le page de sa mere. Je ne fais , mais je ne lui trouve ni cette noblesse ni cette dignité affable qui caractérise un Roi. Le Prince de Béarn , par exemple. . .

ARSENNE pere.

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

L A U R E.

Oui , mon père.

ARSENNE pere , *le front épanoui de joye.*

Eh bien ?

L A U R E.

Ah voilà une phisionomie d'homme à se faire adorer de tout le monde... un front ouvert qui inspire la confiance... des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à personne..... Oh , j'aimerois bien à

32 JEAN HENNUYER;

voir un Prince de ce caractère assis sur le trône de France.

A R S E N N E *pere.*

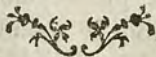
Avec un ministre tel que Coligny , n'est-ce pas , ma fille ?

S U Z A N N E.

Messieurs les catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

A R S E N N E *pere.*

Je suis bien sûr que Coligny ne seroit point persécuteur & que le Roi de Navarre leur laisseroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je serois le premier à défendre leurs droits , si l'on avoit l'injustice de les contraindre ; mais que dis-je ? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a succédé aux orages. La paix est cimentée aux pieds des autels ; elle a réuni les partis opposés. Tout nous promet à l'avenir des jours aussi tranquilles que fortunés.



SCENE V.

S C E N E V.

Les précédens , EVRARD , il entre d'un air effaré & sombre.

LAURE *se levant avec précipitation.*

MON frère!... De retour & sans mon époux?...

EVRARD.

Bon jour , ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au-devant de lui , mon frère ?

EVRARD, *les yeux baissés.*

Assez loin , ma sœur.

LAURE.

Quoi , vous ne l'avez pas rencontré , ni lui , ni personne qui l'ait vû ?

EVRARD.

Personne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit... Asseyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

C

34 JEAN HENNUYER,

SUZANNE à Eyrard.

Mais qu'avez-vous donc ?

L A U R E.

Qu'est-ce donc , mon frère , comme vous êtes changé ?

E V R A R D *troublé.*

Moi ?

A R S E N N E *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air..

L A U R E *le fixant.*

Qu'avez-vous ?

E V R A R D *s'efforçant de se remettre.*

Mais je n'ai rien , ma sœur , rien du tout , vous dis-je , rien.

A R S E N N E *pere , après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut fortir à jeun , entendez-vous , mais buvez un bon verre de vin , cela vous remettra. (*il lui verse du vin.*)

E V R A R D *s'approchant d'Arseenne , bas à son oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner ? J'aurais à vous parler en secret.

A R S E N N E *pere.*

En secret !

ACTE PREMIER. 35

EVRARD.

Oui, passons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Présentement?

EVRARD.

Oui sur le champ, & surtout sans faire semblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier, je vous suivrai... Non, laissez-moi faire. (*se levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je sorte pour un instant.

LAURE *au-devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard où allez-vous?... Vous me faites mourir... Votre air, votre son de voix... Eh mon Dieu que lui seroit-il arrivé?... Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma sœur soyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le serai pas... Pourquoi se séparer de moi?... Je ne vous crois plus, & je crains tout.

Ca

EV R A R D *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer ? Et sur quoi vous allarmez-vous ?

L A U R E.

Sur quoi, mon frère ?.. Votre visage vous trahit.. Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jettée.

EV R A R D *troublé.*

Hélas ! que vous dirai-je , ma sœur ?

S C E N E VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

M E N A N C O U R T.

M O N cher Evrard, Arsenne est-il de retour ?... Sauriez-vous ?... Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoie... Je viens vous demander des nouvelles.

EV R A R D, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi ! des nouvelles ?

M E N A N C O U R T.

Oui, vous avez été hors de la ville... Oo

ACTE PREMIER. 37

m'a dit que vous avez appris sur la route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

L A U R E.

Un désastre !... à Paris !... Dieu ! quel désastre !

S U Z A N N E *la soutenant.*

Ah ! ma bonne amie , pourquoi vous épouvanter à ce point ?

A R S E N N E *pere à Evrard.*

Parlez , Evrard , car la frayeur exagère les maux, & son imagination prompte à s'enflammer va toujours saisir l'excès du malheur Il ne peut être que moindre dans la vérité ... Parlez

E V R A R D.

Eh bien , il seroit inutile de vous rien déguiser , & d'ailleurs le poids qui m'accable pèse trop sur mon cœur Apprenez ... (*il s'arrête.*)

A R S E N N E *pere.*

Achève , Evrard , tu m'interdis... Achève.

E V R A R D.

Je tremble , j'hésite à le dire. (*il les prend chacun par une main & leur dit à d mi voix*)
On parle d'une trahison abominable...

L A U R E.

Quelle trahison?

E V R A R D.

On dit que cette paix si sacrée, sur laquelle nos frères se sont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de surprises nocturnes, de violences, d'assassinats. Selon les uns, nos frères ont été égorgés dans leurs lits; selon les autres, on a embrasé leurs maisons. L'amiral même, dit-on, a été massacré dans son hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE pere, *détachant sa main avec
feu de celle d'Evrard, & d'une voix
pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas... Cela est-il possible!... Par l'ordre du Roi!... N'avons-nous pas la sauvegarde de sa parole? N'avons-nous pas à sa voix déposé tout soupçon?... Qui peut inventer de pareils blasphêmes & se plaire à les répandre?... Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche ose-t-elle les répéter?

E V R A R D.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je fais trop ce qu'on en peut attendre.

ACTE PREMIER. 39

L A U R E.

O mes tristes pressentimens ! seriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie ? Suzanne , ne m'abandonne point.

A R S E N N E pere.

Ma fille , vous croiriez. ...

L A U R E.

Eh, si je le croyois , j'aurois déjà cessé de vivre.

A R S E N N E pere, *avec chaleur.*

Allez , il n'existe point de pareils monstres sur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embrasse pas ses sujets , ne les invite pas à des fêtes publiques pour les égorgier à l'issue des festins... Quoi , tant de promesses ; quoi , tant de rémoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus sûrement le poignard dans nos cœurs !

E V R A R D.

Puisse cette affreuse nouvelle bientôt se démentir !... Je suis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arsenne , mon ami , nous sommes partis sans toi , nous t'avons laissé dans cette ville malheureuse avec notre mere , &....

40 JEAN HENNUYER,

SUZANNE à Evrard à voix basse.

Imprudent ! Eh ménagez sa sensibilité !

L A U R E.

Mon frère ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?

EVRARD à Laure,

Pardon , ma sœur , je ne songeois pas à toi... Va , croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit se trouvera sans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux , & moi mon ami.

L A U R E.

Cruel , de quel ton tu me consoles !... Tu voudrois me donner une espérance qui te manque..... Il n'y aura que sa présence qui pourra me tranquilliser.

EVRARD *(avec un frémissement secret)*.

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

A R S E N N E pere.

Non , non.. modérez-vous , mes enfans , on n'est point impitoyable & barbare de sang froid. J'ai vû nos adversaires lever le glaive sur nos têtes , mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac , à Moncontour , aux plaines de St. Denis

ACTE PREMIER. 41

pour devenir sitôt de lâches assassins... Qui a osé imaginer une aussi détestable histoire? Quelque méchant ténébreux qui s'est plu à épouvanter l'esprit de ses concitoyens par ces peintures sanglantes & bizarres qui en imposent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites causes, les plus puériles, allarmer tout un royaume... D'ailleurs est-ce pour la première fois que vous vous êtes trouvés abusés par les faux bruits qui courent?

L A U R E.

Hélas! les mauvais se sont presque toujours confirmés.

A R S E N N E pere à *Evrard*.

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle aussi absurde?

E V R A R D.

Turinge que j'ai rencontré est le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même chose ainsi que plusieurs des nôtres.

L A U R E.

Plusieurs!... mon pere!... plusieurs!. ciel, ce seroit la vérité!

A R S E N N E pere.

Allons, ma fille, je sors de ce pas. Je souf-

fre trop d'entendre de pareils discours. Je saurais qui interroger, je remonterai à la source, & j'espère bientôt vous convaincre que ce bruit est non-seulement faux, mais dénué même de toute apparence.

L A U R E.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout... Suzanne m'accompagnera.

A R S E N N E pere, *avec réflexion.*

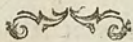
Non, demeurez ma fille, nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos allarmes, songez qu'elles offensoient la nature & l'humanité.

L A U R E.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?... Arsenne ! mon cher Arsenne !

A R S E N N E pere *lui prenant les mains.*

Eh ! ma chère fille, si je pouvois le croire, que ferois-je encore sur la terre ? C'est alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ferrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....



S C E N E VII.

*Les précédens, THEVENIN, troupe
de Protestans.*

T H E V E N I N.

R Espectable Arsenne, nous sommes tous plongés dans la consternation. Le malheur existe-t-il ? Où est votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

A R S E N N E pere.

Messieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une source obscure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la fuite.

T H E V E N I N.

Ces rapports se font déjà beaucoup multipliés. Ils semblent venir de plusieurs endroits : Heureusement cependant qu'ils paroissent se contredire.

A R S E N N E pere, *vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure*) Entendez-vous, ma fille, ces rapports se contredisent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

84 JEAN HENNUYER,

T H E V E N I N.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris. :
il m'est bien cher.

U N P R O T E S T A N T.

J'y ai mon pere.

U N A U T R E P R O T E S T A N T.

Moi , mon frère.

U N A U T R E.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

E V R A R D *embrassant l'un d'eux.*

Ah malheureux que nous sommes, en se-
rons-nous quittes pour la terreur ?

A R S E N N E *pere.*

Mes amis , n'allons pas au-devant du déses-
poir. Nous n'avons aucune certitude. Un mo-
ment encore , & nous nous reprocherons sans
doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'in-
former de ce qui doit les dissiper. Je me trans-
porterai sur le grand chemin pour interroger
tous ceux qui arriveront , & vous rougirez alors
d'avoir cru.

L A U R E *donnant le bras à Arsenne.*

Je vous accompagne , mon pere. Je ne vous
quitte point.... Allons apprendre ce que le
ciel a décidé sur notre sort ; mais hélas , que
je ne rentre jamais dans cette ville , s'il ne gui-
de mes pas,



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive , pâle , échevelée , les yeux noyés dans les larmes , les bras tendus & levés au ciel , précipitant ses pas dans une espèce de désespoir. Elle va tomber sur un fauteuil , laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Suzanne la suit , & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein , & demeure immobile dans un douloureux silence.

L A U R E.

LAISSE, laisse ; tes soins sont inutiles. . . il est tems que je meure... ma mere... mon époux... tu l'as entendu... ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés !... La paix est dans le tombeau qu'ils habitent... C'en est fait, c'en est fait... tout est perdu pour moi. (*après un long silence*) Dieu ! tu fais pour qui je t'implore... N'est-il plus , ou l'aurois-tu dérobé au fer des assassins ?... Ah s'il étoit ainsi !

mille actions de graces te soient rendues....
 J'embrasse toutes les autres douleurs, les plus
 longues, les plus horribles; mais pour celle-
 là, ô mon Dieu, Daigne, daigne me l'épar-
 gner..... (*elle retombe accablée & muette.*)

S C E N E I I.

*Les mêmes, ARSENNE pere, EVRARD,
 THEVENIN.*

*Arsenne pere, soutenu par Thevenin & suivi
 d'Evrard, arrive à lents jusqu'en présence de
 Laure: ils s'arrêtent tous trois à la contem-
 pler dans un morne silence.*

A R S E N N E pere.

Puisse la douleur me délivrer bientôt de ce
 monde!.. terre sanglante!.. jour affreux!..
 Je vous quitte. Qui pourroit vouloir survivre
 à de pareilles horreurs.... Ah c'est bien à
 cette heure que je gémis d'avoir vécu trop
 longtems.

L A U R E.

O ma mere!.. O mes chers parens!.. O toi
 pour qui j'expire de terreur!..

A R S E N N E *pere.*

Mourons, ma fille, mourons, suivons nos freres lâchement massacrés, La France arro-sée de leur sang n'est plus notre patrie... recevez-moi dans votre séjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre sacrée, pardonne, si avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils!

L A U R E.

Tout ce qui m'est cher n'est plus sans doute; & je ne puis mourir... O tourment!

E V R A R D.

Que ne suis-je resté à Paris? Je les aurois défendus, je serois tombé à leurs côtés, & je serois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me restera plus au monde qu'à le venger.. Il le fera, ma sœur, il le fera, j'en jure par toi. (*d'un ton sombre*) S'il est mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces assassins, vous n'avez pas tout égorgé. Il reste encore de cette déplorable famille quelqu'un qui faudra profiter de vos horribles leçons.. Qu'entends-je? Quel bruit?

Plusieurs Réformés sont à la porte & l'ouvrent subitement, ils jettent tous un cri en s'écar-

28 JEAN HENNUYER,

tant pour faire passage à Arsenne en criant tous.

Arsenne ! Arsenne ! Arsenne !

Laure se retourne , & laisse voir un visage où se peignent tous les sentimens qui agitent son cœur. Tous les personnages sont en mouvement.

S C E N E I I I.

Les précédens , ARSENNE fils.

ARSENNE fils. *(il entre en désordre & s'élançe , en passant il embrasse son pere & Evrard.*

Mon pere !... Mon ami !..

ARSENNE pere , & Evrard.

Mon fils !.. Mon ami !..

ARSENNE fils *dans les bras de son épouse , & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée , je te revois encore !..

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. *(La tête penchée , & d'une voix affoiblie par l'excès du sentiment.)* Je meurs de saisissement & de joye...

ACTE SECOND.

49

joye.. (ils restent quelques momens embrassés.
Laure se dégage & le fait asseoir.

A R S E N N E pere avec des entrailles.

O Dieu ! vous m'avez sauvé mon fils !

E V R A R D.

Nous te revoyons !.. Réponds-nous , ami ;
tu ne t'es donc pas trouvé?..

*A R S E N N E fils , les bras tendus , la bouche
ouverte , les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

E V R A R D après un moment d'intervalle.

Dis-nous seulement , aurois-tu été témoin
du massacre de cette nuit..

*A R S E N N E fils , se levant avec précipitation ;
& se tournant vers Evrard en lui montrant
ses vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

*L A U R E le prend par un bras & d'un œil
alarmé visite ses habillemens.*

Dieux ! ils sont tout couvert de sang... Tu
es blessé...

A R S E N N E fils à Laure.

Ce sang que tu vois n'est pas le mien...
Hélas ! c'est celui de ta mere , de ton oncle , de
tes plus proches parens , de tous ceux enfin qui
avec moi ont voulu les défendre.

D

LAURE *jettant un cri.*

Ma mere!... Quoi, son âge!... Les monstres
l'ont assassinée...

ARSENNE.

A mes yeux!

EVRAUD *courant toute la scene en furieux.*

Ciel!... ma mere!... vengeance, vengeance!

ARSENNE *pere tombe à côté de Laure.*

Chaque instant nous apporte des horreurs
imprévues... Où sommes nous malheureux?...
Une main invisible nous a-t-elle précipités au
séjour des démons?

ARSENNE *fls.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de
la nation, a médité le crime... Paris nage
dans le sang. Nos freres sont égorgés. Leurs
assassins triomphent &c. foulent aux pieds
leurs corps sanglans.

EVRAUD.

Acheve... ma fureur est calme.. parle, je
peux t'écouter...

ARSENNE *fls.*

Leur détestable fête cachoit le meurtre. En
signant la paix ils signoient notre mort... Les
lâches, ils nous tendent la veille une main ca-
ressante, ils nous souhaitent une nuit tranquille,

ACTE SECOND. 51

nous nous endormons ; ils brisent nos portes ,
& nous réveillent en nous perçant le sein.

E V R A R D.

Et comment nous es-tu rendu ?

A R S E N N E *fils.*

Je ne fais... A travers les flambeaux, les
poignards, les meurtriers, les ruisseaux de
sang, les monceaux de corps étendus qui bar-
roient les passages, l'horreur & la confusion de
cette nuit effroyable, j'ai échapé par miracle
à leurs coups.

E V R A R D.

Et tu n'as pu échaper que seul.... Les
nôtres... Dieu !

A R S E N N E *fils du ton du désespoir.*

Quel reproche !... Eh demande moi plutôt,
pourquoi dans cette ville il est encore des habi-
tans... La mort étoit partout... Je combats
les assassins. Je me trouve renversé parmi les
mourans, & bientôt je n'embrasse plus que des
ca davres. J'avois perdu le sentiment, ils me
laissent pour mort, mais revenant à moi je suis
forti pour ainsi dire du tombeau des miens. J'ai
erré par la ville. L'arme sanglante que je por-
tois à la main, mes cheveux hérissés, mes ha-
bits souillés de sang & de poussière m'ont fait
regarder moi-même comme un assassin... En-

fin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'espace qui me séparoit de vous. (*il retombe accablé.*)

LAURE à Suzanne.

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE fils *après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares?... mes idées se troublent... ma pensée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore! (*en pleurant*) ah mon pere, j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux; je n'ai plus de mere... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE fils.

Moi, vivre après ce que j'ai vu?... Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main sur leurs blessures, prendre de leur sang, le montrer au Ciel, & tomber en implorant des vengeurs.... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou

du moins y rallier notre parti dispersé. On précipiteroit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains !

ARSENNE pere avec enthousiasme.

Fureur insensée ! fureur impuissante ! son ame rayonnante de gloire, mon fils , étoit déjà dans les cieux.

ARSENNE fils.

Mais nommez ceux qui conduisoient la horde effrenée des meurtriers ? .. A leur tête marchaient ces émissaires de Rome , déchainés du fond de leurs retraites solitaires , monstres infernaux , allaités des poisons de l'Italie. Une joye cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent , ils encouragent le bras lassé de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans (*), excités par l'exemple , égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

(*) Des enfans de dix ans tuèrent des enfans au mailloir. Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imaginerait ! .. Ils ne sont que trop attestés par tous les mémoires du tems.

54 JEAN HENNUYER;

EV R A R D errant sur la scene.

Quel tableau , Dieu vengeur ! & ton tonnerre repose !

A R S E N N E fils.

Je cotoye la Seine , ses eaux rougès de sang voituroient des corps défigurés. Je passe devant le Louvre. Quel spectacle ! un peuple immense avec des gémissemens & des cris désespérés imploroit un azile aux portes du Palais de ses Rois. Clameurs plaintives , cris pitoyables , vous avez frappé l'oreille du souverain sans émouvoir son ame. Que dis je ! c'est là que les bourreaux marchaient d'un air plus triomphant , que les flambeaux redoublés éclairaient une plus vaste scene de carnage. Le sang des sujets regorge à longs flots sous l'œil tranquille du Monarque. Les lances , les piques hérissées des soldats renversent , déchirent ce peuple sans défense , tandis que Charles & son barbare frere (†) du haut de

(†) J'ai lû ces propres mots dans les mémoires manuscrits de Mr. Felibien des Avaux , qu'il avoit extraits des mémoires de Mr. Poullain lieutenant général de la Prévôté de l'Isle de France , auteur du procès verbal contenant l'histoire de la Ligue , sous le regne de Henri III. « Henri duc d'Anjou » qui fut Roi après Charles IX son frere , sous le nom » d'Henri III , & le duc de Guise dans les ordres qu'ils envoyèrent dans les provinces ordonnoient de n'épargner ni » les vieillards , ni femmes grosses , ni enfans agissant ou à » la mamelle. Henri eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuse par une des fenêtres du Louvre , qui est la cinquième » devant la place du Louvre , à compter du petit pont » de la reine , sept personnes ; & son frere Charles IX en » tua trois , & rioit si haut avec éclat qu'on les entendoit » d'en bas. »

ACTE SECOND. 55

leur balcon, dans leur féroce allegresse, font voler la mort sur ceux qui fuyent & tirent sur ces infortunés réclamant leur appui, comme sur les animaux de leurs forêts !

ARSENNE *pere.*

Arrête... épargne-moi... plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere!... Ah mon ami!... Si dans ces momens affreux je n'eusse songé à vous, à cette tendre épouse, le ciel m'en est témoin, j'aurois péri, mais aujourd'hui nous serions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait ?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait ? A travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois sans réserve. Je suis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cause de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah mon fils ! que dis-tu ? Laisse, laisse toute vengeance à Dieu ; elle n'appartient qu'à lui... Si sa justice est lente, elle descendra plus terrible.

EV R A R D *avec force.*

Le Ciel se tait... C'est à nous qu'elle est remise. (*d'un ton réfléchi & sombre*) Roi, Prêtres, Ministres, Princes, Courtisans, tous ont trempé dans ce complot exécrationnel... Et voilà nos chefs! (*après un silence*) Amis! vous venez de l'entendre, (*aux Protestans*) ce sont ces Prêtres qui ont donné le signal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a respiré l'air de ce climat... C'est elle qui a transporté dans le nôtre des crimes jusqu'alors inconnus... Laisserons-nous tant d'horreurs impunies?... Attendrons-nous qu'elles se renouvellent?... Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monstre farouche.

A R S E N N E *fils assis.*

C'est aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EV R A R D.

Mon sang bouillonne, & brule de les immoler.....

A R S E N N E *fils se levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

L A U R E *les séparant , & se mettant
entr'eux deux.*

Ah ! parlez plutôt de vous sauver. . Oublies-tu pour qui le ciel t'a conservé ? ... Vois ton pere, vois ton épouse ... Fuyons avant que cet orage sanglant s'étende plus loin ... Que fait-on s'il n'arriveroit pas jusques à nous ? Un courage inutile n'est qu'une imprudence téméraire ... Crois que sans toi tant de forfaits ne resteront pas sans châtement. Remets-en le soin à ce vengeur suprême qui a compté les soupirs de toutes les victimes !

A R S E N N E *pere.*

Je l'approuve ... tu te dois avant tout à ton épouse, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle ... Allez, & ne vous reposez pas que vous ne foyez en sureté ... Je saurai bientôt vous rejoindre.

L A U R E.

Nous ne vous quitterons pas d'un seul instant, mon pere ! ce n'est qu'en vous sauvant que nous croirons nous échaper.

A R S E N N E *pere.*

Ne songez point à moi ... Eh ! qu'ai-je à perdre ? Quelques jours malheureux & voisins du trépas. Partez, vous dis-je ? Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette

affreuse patrie que le fanatisme arrose du sang de ses plus dignes citoyens.

A R S E N N E *fils.*

Vous jugez la fuite nécessaire, & je fuirais seul ! & je laisserais ici nos frères troubles, incertains, tremblans dans leurs maisons, la tête sous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur salut à tous me regarde, & m'est aussi cher que le mien.

A R S E N N E *pere.*

Chacun de nous prendra différens sentiers pour se réunir sur la frontière. Nous te suivrons tour-à-tour, &...

A R S E N N E *fils l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit se partager de même. Dans ces redoutables instans, est-il permis de séparer sa cause de celle de ses amis ? Non... Allez, j'ai vû mourir les miens, je saurai mourir aussi... C'est à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur sexe & votre âge font un privilege, mais nous...



S C E N E I V.

Les précédens , CLEVARD , & plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.

CLEVARD *d'une voix triste & plaintive.*

AMIS infortunés ! voici donc aussi notre dernier jour...

A R S E N N E *fls.*

Clevard ! Que viens-tu nous dire ?

CLEVARD *à Arsenne fls.*

Hélas ! tu ne t'es sauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale ; elle s'étend sur toute la France. Partout nous sommes proscrits (*). Cette malheureuse ville va subir le même sort. C'est un embrasement universel où nous allons tous périr.

(*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux , à Bourges , à Orléans , à Lyon , à Toulouse , à Rouen , sans compter les petites villes , les bourgs & les châteaux particuliers , où les Seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourrissoient sur la terre sans sépulture , & plusieurs rivières furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit , que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux , ni manger de leur poisson. (*Esprit de la Ligue tome II.*)

60 JÉAN HENNUYER;

LAURE.

Eh que tardons-nous?... Fuyons, fuyons tous ensemble.

CLEVARD.

Ah madame, si la fuite étoit possible, je ne serois plus ici. Les portes de la ville viennent de se fermer. Des brigades sont répandues sur les chemins. La garnison est sous les armes : elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours ? Le son redoublé des clofes ? Tout annonce notre trépas...

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! où fuir ?

(Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers signes.)

CLEVARD.

Les églises des catholiques sont ouvertes. Ils s'y rassemblent comme dans un jour solennel. J'ai passé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous amis, qu'une même foi unit & rassemble, qu'allons-nous devenir ?

ARSENNE fils *(va saisir une arme, chacun l'imit.)*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre sang...

Où te cacherais-je, chère épouse?... Comment te dérober à leurs coups ?

LAURE armée, & se rangeant auprès de son époux.

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'est une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRAUD armé.

Je vous défendrai tous jusqu'au dernier soupir.

ARSENNE fils à son pere en pleurant.

Mais, vous mon pere, vous hélas ! quel sera votre sort ?... Votre bras affoibli par les années n'est plus celui qui s'est distingué dans les combats. à cette idée je frissonne. Un tremblement affreux me saisit.

ARSENNE pere, avec grandeur.

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches assassins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon sang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y consens.... ta main du moins fermera ma paupière. Je n'approuve pas toutefois cette défense quoique légitime, mon fils ! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fls, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny ! ah Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ? ... Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*jettant l'épée.*) Non je n'ai plus besoin de cette arme. Recours foible & impuissant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul je vous vengerai tous, amis, seul je me sens la force d'épouvanter & d'arrêter vos assassins... Ciel ! si tu m'as conservé le jour, je le reconnois enfin, c'est pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

E V R A R D.

Ami ! quel est ton projet ?

Arsenne ne répond rien. Il se couvre le visage des deux mains, errant sur la scène.

S C E N E V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HÉLAS ! où trouver un azile ? Quel Dieu daignera nous protéger... je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

ACTE SECOND. 63

L A U R E.

Ah Menancourt !

M E N A N C O U R T.

Nous ne pouvons leur échaper. Ils nous tiennent enfermés comme des vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils sauront bien comment nous surprendre sans rien hasarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le signal éclatera, assaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maisons, bientôt tout sera dit de nous.

L A U R E.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas !

M E N A N C O U R T.

Aucun de nous ne fera épargné !

F O U L E D E P R O T E S T A N S.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fidèles. (*environnant Arsenne pere*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, respectable Arsenne ?

A R S E N N E pere, avec des sanglots.

Attendre la mort en prières, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos frères du haut du ciel nous tendent les bras !...

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils sont heureux ceux qui se sont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreurs !

MENANCOURT.

L'Evêque triomphe : il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *filz sortant de sa létargie.*

Poursuis , Menancourt, poursuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maisons aiguïser les poignards qui nous sont destinés. Ils applaudissent à ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effrayent par l'anathème de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *filz, dans un mouvement déordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en est trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire justice... C'est trop honorer des assassins que de les combattre... Evrard !... viens avec moi.

EVARD

ACTE SECOND. 65

EV R A R D *avec transport.*

Je te suis partout.

A R S E N N E *filz toujours dans le même état.*

Je vais saisir le chef de ces prêtres barbares.
Sous son vêtement de Pontife, il sentira le fer
dans son cœur altéré de la soif de notre sang...
Si mon bras foiblissoit...

E V R A R D.

Je t'entends !

A R S E N N E *filz.*

Que ne puis-je du même coup exterminer
tous ses ministres !

A R S E N N E *père.*

Dieu !... Mon fils !... Quel dessein affreux !
écoute - moi...

A R S E N N E *filz.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette
nuit sanglante, vos mains seroient déjà dans
leurs cœurs....

EV R A R D *prenant la main d'Arseune filz.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

L A U R E *à son époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête,

E

songe que dans ce sein malheureux est enfermé
peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE fils, *aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voye
jamais le jour plutôt que de respirer l'air que
ces monstres respirent... Qu'a-t-il besoin de
naître?... La vie n'est qu'un présent fatal que
je maudis, & que je déteste.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE fils.

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour
toi....

LAURE *avec un grand cri.*

Cruel!... Est-ce toi qui parles?..

ARSENNE pere.

Mon fils!....

LAURE *à ses genoux.*

Aye quelque pitié d'une mere....

ARSENNE fils, *détournant la tête.*

Je suis mort pour vous tous, je ne vous
écoute plus... il n'existe plus de moi que deux
bras armés pour la cause commune.

LAURE *lui faisant une espèce de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!... Tes sens sont aliénés.... Laisse défarmer ton bras.... Tu caches un poignard... Ah dusses-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *filz, la repoussant.*

Qu'oses-tu dire?... Tremble!... Tu ne fais pas... Ce poignard!... Nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées.... C'est un monument éternel du crime... Un sang précieux a gravé sur ce fer en traits ineffaçables....

LAURE.

Tu me fais frémir... Un sang précieux!... Tout le mien s'est glacé...

ARSENNE *filz.*

Malheureuse!... Oses-tu le demander?... Je l'ai retiré fumant du sein de ta mere expirante.... Il faut que mon bras le replonge tout entier...

LAURE.

Je me meurs!...

EVRAUD *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cède, cède le moi.

ARSENNE fils, *avec un geste terrible.*

Non , je le garde , il est à moi ... Les cruels!... Marchons!... Ils m'ont assez montré comme l'on assassine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où sont-ils les barbares ? Le sang innocent des miens me crie , frappe... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs assassins.

ARSENNE père, *s'oposant au passage.*

Vous n'irez pas plus loin , mes enfants , ou vous mépriserez ma voix mourante.

EVRARD.

Cessez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur sang.

ARSENNE père, *succombant à moitié sous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi , voulez-vous me voir expirer à vos pieds? ... Non , je ne me relèverai point que vous n'écoutez ma prière. *(ses enfants le relèvent en donnant des signes d'impatience & de fureur)* Prêtez l'oreille à un vieillard qui touche à sa dernière heure.. la douleur va consumer le reste de ses ans.. Je sens vos transports & les accès de votre désespoir , mais répondez - moi , mes fils ? A quoi sert la vengeance ? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne sont plus ? Hélas !

elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écrase le foible , & sourit encore de son audace impuissante... N'imitons pas les cruels catholiques , laissons leur l'emploi du poignard , & s'il faut choisir d'être le meurtrier ou la victime , plutôt mourir que de porter le nom d'homicide... Le ciel en ce moment jette en mon sein un rayon de sa lumière ; il m'éclaire , il m'inspire , il me donne une juste confiance en lui , & je vais s'étonner... Ce prélat sur qui tu veux porter tes mains désespérées ne partage point les fureurs de sa secte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaisantes. Que faisons , si loin d'être un barbare , il n'est pas au contraire juste , doux , humain , compatissant...

A R S E N N E fils.

Lui!... suppôt de Rome... humain! .. compatissant!.. Ah!..

A R S E N N E pere.

Mon cher fils , c'est après les scènes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait , & tremble de le poursuivre. L'effroi du passé entre alors dans les cœurs , & préserve les dernières victimes.... Assemblons-nous au palais de l'Evêque. La sainteté du lieu fera notre force. C'est là un séjour de paix. Là ne paroissent jamais des soldats armés. Il n'est point dans cette ville d'autre

refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous , il sera toujours tems de nous défendre lorsqu'on nous attaquera.

A R S E N N E fils.

Oui , il sera tems lorsque votre sang réjaillira sur moi , lorsqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes... Eh quoi ! vous voulez que je voye massacrer ma femme , vous , mon ami... Si le ciel me désaprouve , qu'il daigne vous soustraire à leur vue... Oui , grand Dieu , mon bras est prêt à frapper ; nul que toi ne peut le désarmer. Que ton tonnerre me réduise en poudre avant de commettre rien qui puisse te déplaire , mais je me regarde en ce moment comme l'instrument de tes justes vengeances.

A R S E N N E pere.

Aveugle ! ouvre les yeux : qui a veillé sur toi dans l'horreur du massacre ? Qui t'a enlevé du milieu des morts , si ce n'est ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence ? N'est - ce pas sa main invisible & puissante qui a conduit jusqu'ici tes pas , & tu ne compteras plus sur sa miséricorde , ingrat , sur cette miséricorde qui s'est manifestée sur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu jusqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homi-

ride. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va , ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triste famille , pour la frapper ensemble & l'écraser du même coup.

E V R A R D.

Ne prêtons pas plus long tems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleffe ? Vous parlez de modération , mon pere , lorsque nous sommes environnés de tigres furieux !... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager ? L'assassin est toujours lâche quand on prévient ses coups. Tomberons - nous comme nos freres ? Ils ont été surpris , nous ne le sommes pas ... irons - nous offrir notre sein aux meurtriers qui riront de notre foiblesse , & leur ferons - nous dire encore que nous ne savons que pâlir & mordre la poussière ?.. Non , nos bras désespérés auront quelque force ... Mais c'est trop parler ... Tout est permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure*) Ma sœur , je te donne le dernier adieu Tu fais qui je vais venger !

L A U R E *se soulevant avec effort.*

Mon frere !... Hélas ! où comptez - vous aller sans moi ?

A R S E N N E *pere dans la désolation.*

Ah ! ils ne m'entendent plus , ma fille ;

ils ne m'entendent plus... Ils vont être des forcenés comme les catholiques ; ils vont allumer la colere céleste. (*saisissant son fils qui sortoit*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arsenne !... Mon fils !... Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE fils, *reculant de surprise.*

Moi ! les justifier !

ARSENNE pere, *avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel... Mais ne crois pas que je t'abandonne. (*avec éclat*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard.... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras, je te crierai : *tu n'es plus un Chrétien*, & t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entière.

ARSENNE fils *vaincu.*

Ah mon pere ! mon pere ! qu'a donc votre voix !... Ciel... je tombe dans vos bras... ayez pitié de moi, & de ma fureur... elle soulève encore mon ame, elle l'opprime. Votre état est plus tranquille que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami

& vous . . . Dites , & j'obéis sans résistance.. Quel espoir allez-vous me donner ?

ARSENNE pere, *le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr , le plus convenable aux circonstances , il faut , je te l'ai déjà dit , il faut nous réfugier au palais de l'Evêque , nous y réunir tous. . . . Là rassemblés , nous trouverons , si mon cœur ne me trompe pas , un homme de paix où nous comptons rencontrer un barbare. Là nos gémissements ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins nous serons en plus grand nombre , & s'il nous faut périr , nous nous défendrons avec plus de force & de courage , puisque nous ne formons plus tous ensemble qu'une seule & même famille.

MENAN COURT.

La prudence s'exprime par la bouche du sage & vertueux Arsenne. Plusieurs de nos freres se sont déjà rendus dans ce palais comme dans un sanctuaire inviolable. . . . L'Evêque , à nos vœux supplians , pourra sentir son cœur s'émouvoir. Si , malgré nos prières & nos cris plaintifs , il nous refuse un asyle à ses pieds ; s'il nous rejette sous le glaive des bourreaux , alors plus de grace ; que nos bras armés du fer soient aussi prompts

qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance , jusqu'à l'instant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer, dissimulons même, autrement leur triomphe seroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT élevant la voix.

Ce projet paroît le plus sage , comme le plus sûr. . . . Nous suivrons tous le même destin.

FOULE DE PROTESTANTS.

Nous l'acceptons , nous l'acceptons. (*à Arsenne fils & l'environnant*) Ami ! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE fils dans leurs bras.

Oui , mes amis , j'embrasserai cet espoir puisqu'il vous reste Je me contendrai , je me soumettrai à tout pour le salut général. . . . J'immolerai ma vengeance , ma vie , pour conserver vos jours Mais veillez sur ce que j'ai de plus cher. . . . Mon pere , ma femme , au nom de l'amour demeurez ici. . . .

LAURE vivement.

C'est en vain je ne puis plus te quitter.

ARSENNE fils, se jettant dans ses bras.

Ah !

ARSENNE pere avec dignité.

Allons tous , & n'oublions pas la vertu

du Chrétien , l'espérance. Qu'elle embrase nos cœurs de son feu divin & consolateur. Epouvantons nos bourreaux , mais par la fermeté. Tombons en martyrs , & non en assassins , & montrons en mourant que nous savons qu'il est une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux ; c'est lui qui met un frein aux cruautés des méchants. S'il nous protège , nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANTS.

Adressons nos vœux à l'arbitre de nos jours. . . . Et demeurons résignés ensuite à ses décrets éternels. (*Ils lèvent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE père , *la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miséricordes ! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voye de tes préceptes. Au moment où la fureur se déploie contre lui , ne permets pas qu'il périclite tout entier. Désarme les ennemis d'une loi que nos pères nous ont transmise , & que nous n'abandonnerons pas , dussions-nous exposer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu , regarde en pitié ce troupeau fidèle qui t'implore en t'adorant. Il espère en toi ; il chantera constamment tes louanges ; il te bénira , soit qu'il tombe sous le

76 JEAN HENNUYER;

fer des bourreaux , soit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

L A U R E.

O Dieu ! sauve mon frère , mon époux & mon père.

A R S E N N E fils.

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis... Sauve ma femme & ces généreux amis.

E V R A R D.

O Dieu , sauve mon frère , & fais - moi la grace d'expirer..

F O U L E D E P R O T E S T A N S.

O Dieu ! sauve le vertueux Arsenne , & toute sa famille.

A R S E N N E père:

Grand Dieu ! fais tomber sur moi seul les coups qui menacent ton peuple. . . . Que j'acheve ma longue carrière , & qu'il te loue en paix sur ma tombe.

E V R A R D *embrassant Arsenne fils.*

Ami !

A R S E N N E fils *embrassant Eyraud.*

Mon frère !

ACTE SECOND. 77

ARSENNE père *embrassant Laure & Suzanne.*

Ma fille !... ma chère nièce !...

LAURE & SUZANNE *embrassant Arsenne père.*

Ah mon père ! ah mon oncle !

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

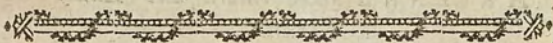
Mon frère !... Mon ami !... Mon ami !..

Mon frère !

(*Ils sortent tous ensemble en observant toutefois un certain ordre.*)

Fin du second acte.





ACTE III.

(La scene est dans le palais de l'Evêque.)

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente l'appartement de l'Evêque , un diacre est dans le fond. Sur un des côtés du théâtre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout , la main droite appuyée sur un prie - dieu , & de l'autre se couvrant le visage. Il la lève vers le ciel au moment qu'il va parler. --- Un grand christ doit être au dessus du prie-dieu.*

Grand Dieu !... & ce sont des chrétiens !... Est - ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*il met un genou en terre*) Seigneur , accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*il reste dans un profond silence : il soupire : il*

prie : il se relève) Quelle image épouvantable ! que de crimes ! ô superstition ! Cruel fanatisme , quand cesseras-tu de profaner ma sainte religion. . . . D'un côté l'incrédule , de l'autre l'hypocrite. . . . L'imposteur ambitieux qui corrompt l'esprit foible , & qui le pousse au meurtre. . . . Ah cruels ! si la vengeance vous portoit à verser le sang de vos frères , falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile respectable & sacré ! . . . Et vous chefs des peuples , que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtissez vos grandeurs sur de vastes forfaits , & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre sous vos pas. . . . O Médicis ! & toi Charles ! . . . O le Roi que le ciel m'a donné , quel nom allez-vous porter sur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la postérité ? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réservés. . . . Père des humains , père miséricordieux , ne les ménage point dans ce monde ; qu'ils servent à ta justice d'exemple éfrayant , mais daigne les préserver dans l'autre des supplices éternels. (*il se remet à prier.*)

(*L'on vient parler au diacre. Celui-ci sort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche ; l'évêque se lève.*)

S C E N E II.

JEAN HENNUYER, SIMON
grand vicaire.

S I M O N.

M Onseigneur, le lieutenant de roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur

J E A N H E N N U Y E R.

Qu'on l'introduise.

(Il va le recevoir. Simon est devant qui donne ordre aux domestiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde se retire.)

S C E N E III.

JEAN HENNUYER, LE
LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

M Onseigneur, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le roi mon maître vient de nous envoyer.

J E A N

ACTE TROISIEME. 81

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde! Que nous veut-il?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expressement qu'aucun réformé ne puisse échaper de cette ville.

JEAN HENNUYER allarmé.

Qu'entends-je?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les protestans de Lisieux doivent suivre ceux de Paris. L'édit de mort est général. J'ai pris à cet effet de sages précautions, & la garnison est sous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me secondiez, car nous devons agir de concert; que vous instruisiez votre clergé de ce qu'il doit faire; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de se montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaison du sang ou de l'amitié. Que tout huguenot périsse enfin au lieu où il sera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que sa majesté nous a écrite, elle s'excuse de tout ce qui s'est passé.

elle déclare formellement de n'y être entré pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre est changé. Sa majesté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majesté s'attend à être servie avec autant de zèle qu'elle l'a été à Paris par ses fidèles serviteurs. Ce sont ses propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais , monsieur , puisque le roi a changé deux fois d'avis , ne pourrions-nous pas en attendre un troisième , & dans un cas de cette importance , ne seroit-ce pas le servir très-fidèlement que de lui laisser le tems de la réflexion ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non , monseigneur. Ceci est une affaire de religion , voyez-vous , & vous regarde particulièrement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures , & la race de ces

(*) Le roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au désordre qui étoit le fruit de l'animosité des deux maisons de Guise & de Chatillon. Qu'ils eussent donc soin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification , & qu'il commandoit que chacun restât tranquille ; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités , chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Esprit de la Ligue Tom II.*)

ACTE TROISIEME. 83

mécréans aura disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun; monsieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette sanglante trahison. Chargé du salut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pasteur ne saura que prier pour la conversion de ceux qui ne sont pas encore appelés. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de les convaincre de la supériorité de notre croyance... Je ne connois point, monsieur, d'autre voye pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner... Ainsi loin d'approuver la conduite du roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je suis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI *surpris*.

Y pensez-vous, monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y pense très-bien, monsieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils dé-

84 JEAN HENNUYER;

cidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne pensoit pas comme nous ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais songez-vous , monseigneur , que par une défobéissance aussi formelle , vous vous rendrez coupable du crime de lèze majesté au premier chef.

JEAN HENNUYER.

C'est en ne protégeant pas contre lui ses sujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Envifagez , de grace , le péril où vous vous exposez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre... Lisez...

JEAN HENNUYER *avec un noble courroux.*

Je refuse, vous dis-je , de l'accepter... L'ordre me paroît injuste , horrible , abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Est-ce à nous d'examiner les ordres du souverain ? Dieu l'a mis sur le trône , il règne par lui. C'est à lui seul qu'il est responsable de ses actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le monarque , qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu , dit en d'autres termes ne vouloir

répondre à personne, car méconnoissant les loix, il méconnoit l'auteur de toute justice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir est d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous sommes dégagés du reste. Si chaque sujet se mêloit de peser les raisons du monarque, que deviendrait alors son autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raisonner convient parfaitement au militaire, lorsqu'il est en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tour, dont le général est la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez moi, monsieur; s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre sur tel autre de son parti, & de tourner les armes contre ses propres concitoyens, alors on supposeroit, je pense, que c'est un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on se dispenseroit, à ce que je crois, de massacrer ses camarades. Il en est de même aujourd'hui. Un délire fanatique a transporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette crise violente & passagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles seront tou-

jours en vigueur, parce qu'elles se trouvent d'accord avec la conscience, l'honneur & la raison, bien différentes, par conséquent, de cet ordre furieux & insensé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté est cruel & absurde, cette volonté d'un homme doit être constamment rejetée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je n'admets point de ces distinctions, & je ne me pique pas de raisonner si profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien avant que d'être sujet, que le monarque qui passe n'est point la patrie, qu'il est des bornes que le pouvoir royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou résister; il est de ces ordres sanguinaires que la divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste... Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans ordonnera à des prélats séxagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent

mille de leurs concitoyens ; & nous , étouffant toute équité ; toute lumière naturelle , nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer , s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire , il faudroit donc , par le même principe , abjurer la foi antique de l'église , & mépriser le salut de nos ames... L'humanité , croyez-moi , a ses droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en roi... Il faut donc , monsieur , servir notre jeune monarque en lui désobéissant , & je ne serois pas étonné qu'il punit demain de mort ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il seroit aussi inutile que dangereux de s'y arrêter.... Joignez-vous à moi , monseigneur , je vous en prie pour la dernière fois... Je serois forcé d'envoyer un grief contre vous , ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des suites plus funestes que vous ne pensez... Laissez ces malheureux huguenots subir leur sort ; le roi ne fait sans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu ! ce n'est pas assez de commettre le crime, on entreprend encore de le justifier... Vous m'avez assez entendu pour faire votre rapport, monsieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponse... S'il vous reste quelque chose d'humain, apprenez à penser comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je suis catholique romain, monseigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enseigné dans tous les tems à obéir aux rois quels qu'ils soient. N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puissance du glaive ? N'a-t-elle pas défendu aux sujets de juger de la légitimité des desseins d'un monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer ? Quand le fils aîné de l'église s'élève contre des hérétiques, il affermit sa gloire, & sa volonté devient une loi sacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je?... Ceci est une œuvre de violence, de perfidie & de scélératesse. Vous renverseriez donc la patrie, si le chef l'ordonnoit ?... La loi a pour caractère non équivoque le consentement général de la nation, & depuis quand les peuples se font-ils élus un roi despote, arbitraire, ab-

folu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il règne sur eux , ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi , pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume , pour veiller quand ils dorment , & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur , alors le cri universel doit constater le forfait , & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique ; elle se fait entendre , ou plutôt elle tonne au-dessus du diadème. Nulle excuse pour le souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi , consacrés à la justice , dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples ; il doit se redouter lui-même , & craindre surtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité , qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il méprise ces formes augustes , barrière utile à lui-même comme aux autres , il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie

énorme , & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus est formel... Vous allez le signer, s'il vous plaît , monseigneur... Je dois me mettre en règle.

JEAN HENNUYER *prenant une plume.*

Oui , je le signerai , & de tout mon sang , s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux , & les lève au ciel en soupirant.*) En croirai-je mes yeux ? Quel moment pour la race future ! " N'épargnez ni les vieillards , ni „ les femmes grosses , ni enfans agissant & à la „ mammelle (*) „ Dieu , qui tiens en main le cœur des rois , daigne changer le sien. (*il écrit , se lève , & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de roi.*) Tenez , monsieur , Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponse.

Le lieutenant de roi se retire , en regardant l'évêque comme un homme perdu.

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guise.



S C E N E IV.

JEAN HENNUYER, SIMON

SIMON *accourant avec inquiétude.*

AH ! monseigneur , qu'avez-vous fait ? vous avez l'ame trop sensible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'osez-vous dire ? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens ?

S I M O N.

Eh que vous font-ils pour vous sacrifier pour eux ? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laissez faire le conseil du roi. Il sert la religion & nous. D'ailleurs ces pros crits sont des hérétiques entêtés qui ne respirent que la ruine de nos autels. . . . Je regarde tout ceci comme un châ timent descendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous pensez ainsi , monsieur. . . Certes je ne croyois pas avoir si près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits sacerdotaux que pour le malheur des autres , & le déshonneur d'une loi sainte. Est-ce là le langage des apôtres ? Où avez-vous lû de pareilles maximes ?

Rien n'est plus injurieux à la religion, ni plus contraire à son esprit que ces excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (*vous devriez le savoir*) est celui de la charité ; & le second, l'obligation de l'étendre jusqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliothèque, lisez-y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez si le fanatisme a jamais pû le faire servir à autoriser ses fureurs... Gardez-vous sur-tout de vous présenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau.... Vous ne sortirez point sans mon ordre... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre sous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoissez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puisse un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez besoin... Allez, & sachez vous repentir.

S I M O N à voix basse.

Oui, je me repens; car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(Il sort.)



S C E N E V.

JEAN HENNUYER , *les curés de Lisieux.*

(*On voit les curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait signe d'approcher.*)

JEAN HENNUYER.

S Age Augustin, discret Césaire , & vous pieux Sebastien, approchez... Vous sentez mes douleurs, & vous les partagez... J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous détestez ; mais ce ne sont pas des larmes stériles que Dieu demande , ce sont des actions... Allez , que nos églises soient ouvertes ; appelez-y les chrétiens ; recommandez-leur la paix ; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez sur-tout la pénitence ; le repentir est nécessaire. Que chacun se prosterne , & par de longues prières cherche à désarmer la justice divine si cruellement outragée. Que ce soit à qui réparera le plus de crimes , à qui fera le plus de bien à ce reste d'infortunées victimes.... Hélas ! il n'est qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(*Les curés sortent après avoir humblement salué l'évêque.*)

S C E N E VI.

JEAN HENNUYER, UN
DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MOnseigneur, une foule de protestans , hommes , femmes , vieillards , enfans , ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche. . . Je crains. . .

JEAN HENNUYER *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi , qu'aurois-je à craindre d'eux ? Allez , que mes appartemens leur soient ouverts : dites-leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec surprise*) Mais le lieutenant de roi encore, que veut-il ?



S C E N E V I I.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT
DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnseigneur, je reviens sur mes pas....

JEAN HENNUYER.

Eh bien , monsieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il est encore tems de vous joindre à moi ; & rien n'aura transpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penser... Vous souffrirez seulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher ? Qu'entendez-vous ? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi sur ma commission , & j'ai vu que votre désobéissance ne me dégageoit pas , que je resterois toujours inculpé pour n'avoir pas pressé l'exécution : ainsi je vais notifier l'ordre , & disposer les troupes.

JEAN HENNUYER *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce massacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'état... Non, non, je suis le pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques, & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI *fièrement.*

Mais vous vous abusez, monseigneur ; mes soldats, je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous ? Je leur commanderai au nom de pontife, si ce n'est au nom d'homme... J'irai, j'irai au-devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons si les sacrilèges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs frères. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés ; Arsenne fils & Evrard sont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici sous ma garde.

Ce

ACTE TROISIEME. 57

Ce palais est à vous. Désormais il vous servira d'asyle, & s'il le faut, de citadelle. Je réponds de vos jours. (*à plusieurs prêtres qui sont présents.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé se rende en foule à ma voix; qu'il vienne servir & défendre ce peuple infortuné. (*aux protestans*) Mes frères, ce n'est point notre sainte religion qui vous hait & qui vous poursuit. Elle vous aime toujours comme ses enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zèle aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours: mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE *filz à son père.*

Quel langage, mon père! Comme il m'étonne! (*à l'évêque*) Quoi! ce seroit vous qui nous protégerez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous, d'avoir à prendre votre défense, & contre qui?... Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir, & le sanctuaire où repose le saint des saints va vous servir de refuge contre la barbarie, jusqu'à ce que la réponse de la cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *filz à son pere.*

O Dieu ! est-il possible ?... C'est un prêtre ;
& il parle ainsi !...

ARSENNE *père.*

Tu le vois , mon fils , c'est Dieu qui l'inspire.... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*en montrant les protestans*) Hélas ! nous étions prêts à les embrasser dans le même temple ; ils revenoient à nous (*) & dans un instant fatal , voici que tout est embrasé. . . . Malheur , malheur à ceux qui ont dit que verser le sang de ses semblables , c'étoit honorer l'Etre suprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion est celle qui est bienfaisante , qui peint un Dieu comme pere de tous les humains , & qui le fait aimer , afin qu'il soit adoré de tous.

ARSENNE *filz à part.*

Quelle morale pure & touchante !...

LE LIEUTENANT DE ROI

à l'évêque.

Ainsi vous appelez ouvertement la revolte ;

(*) L'amiral voyant le jour du mariage , aux voutes de la cathédrale , les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & de Montcontour , dit tout haut , en les montrant au Maréchal de Damville , bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux françois.

ACTE TROISIEME. 99

& vous les soulevez contre le trône.... Votre zèle est indiscret , monseigneur ; car je vous avertis que mes ordres s'étendent jusqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon père,... le barbare!!

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce ! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains , & appelant les protestants*) Venez , venez mes enfans, entourez - moi , pressez-moi.... C'est sous ces mains paternelles que vous trouverez votre salut. (*au lieutenant de roi*) Laissez plutôt tomber ces indignes armes ; ne me forcez pas à vous les ôter des mains.... Quoi, ce seroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore , que vous demanderiez à porter le couteau ?

LE LIEUTENANT DE ROI *élevant la voix.*

Vous avez rassemblé mes victimes.... Vous me secondez en les protégeant.... Je reviens, &.... (*il se fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils s'élançant le fer en main sur le lieutenant de Roi.*

Péris , barbare ; péris....

(*Tous les protestans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER *couvrant le lieutenant de roi de tout son corps.*

Que faites-vous, amis ? ... Cruels ! arrêtez, que voulez-vous faire ?

ARSENNE *fils menaçant.*

Prévenir ses coups, & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où suis-je ?

JEAN HENNUYER *protégeant toujours le lieutenant de roi.*

Percez ce sein. ... Je mourrai content si je désarme vos vengeances.

ARSENNE *fils aux siens.*

Amis, c'est un Dieu ! ... j'ai honte de ma fureur. ... Jettons bas ces armes, & tombons à ses pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'évêque & y déposent leurs épées. Arsenne fils prosterné.*) Héros de l'humanité ! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te destinions avant de te connoître. ... Nous courions en désespérés donner la mort avant de la recevoir. ... Ta vertu nous désarme, (*au lieutenant de roi*) & c'est à elle seule, monsieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis ! ...

ACTE TROISIEME. 101

ARSENNE père à l'évêque.

Pontife humain ! ha ! pardonnez - leur
Égarés par l'infortune , ils se perdoient sans
vous Je reconnois dans vos paroles la
voix de nos anciens Patriarches....

Eh ! que tous les chefs de votre église ne
vous ressembtent - ils ? Leurs vertus nous au-
roient dès longtems gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez - vous vénérable vieillard. . . .
L'attendrissante vertu se peint dans tous vos
traits... Relevez - vous , mes frères ;... quel
triomphe pour mon cœur ! Oh ! Que n'êtes-
vous les enfans de ma loi ! (*au lieutenant de roi.*)
Voyez , monsieur , ce que d'un côté produit la
douceur , & de l'autre la violence ! Rendez - vous ,
croyez - moi. Trop de crimes se sont déjà
commis. La France a reçu une plaie cruelle &
profonde qui saignera longtems. Elle aura per-
du volontairement de sa force ainsi que de sa
gloire , & tel sera le fruit de l'intolérance ; elle
amène à sa suite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur , je pars sur le champ , &
vais rendre compte à la cour de ce qui vient
de se passer.

JEAN HENNUYER.

Allez , monsieur , c'est là que vous devez
être de mon côté je préviendrai aussi la

cour, quoique nos intérêts ne soient pas faits pour se ressembler.

S C E N E V I I I.

Les acteurs précédens.

J E A N H E N N U Y E R.

Familles malheureuses ! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas ! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les discordes civiles n'est point d'imiter le fanatisme, car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

A R S E N N E fils.

Pardonnez, auguste libérateur, pardonnez... Oui, le désespoir m'égaroit... Témoins du carnage de cette nuit épouvantable, je ne respirois que le meurtre...

J E A N H E N N U Y E R, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous seriez un de ceux qui ont échappé ?
Vous vous êtes trouvé....

ACTE TROISIEME. 103

A R S E N N E *fils.*

Si je m'y suis trouvé!... J'ai vu massacrer ma famille entière. J'ai vu des mains consacrées aux autels... (*lui baisant la main*) mais hélas! bien différentes de celles que je touche, se plonger dans le sang des miens. J'ai vu le sourire de leur horrible joye insulter aux soupirs des mourans... Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécration! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes: mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si chères à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces?

A R S E N N E *fils.*

Hélas! ils nous affligent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de roi a jetté sur nous un regard menaçant. Il va armer ses soldats. Payés pour le carnage, ils ne savent qu'obéir... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit si chère:

104 JEAN HENNUYER,

mais sauvez ces femmes , ces vieillards , ces enfans , & ce qui restera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préserverai tous. Ici le lieutenant de roi n'osera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le salut général. Ces atrocités sont trop étrangères à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumière. La nature frappe les cœurs les plus endurcis , & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE fils.

Des remords ! eux ! ah c'est une illusion de votre cœur généreux... Hélas ! nous périrons malgré vous. (*On aperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent , je les vois ; ils s'avancent en troupes ; c'est fait de nous. (*douloureusement*) Sauvez seulement mon père , ma femme... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER avec force.

Rassurez-vous , rassurez-vous.

Foule de protestans environnant le prélat.

Sauvez nous , sauvez-nous... nous allons tous périr...

ACTE TROISIEME. 105

JEAN HENNUYER.

Bannissez , bannissez tout effroi... Je ré-
ponds de vos jours.

(*Les officiers entrent en corps.*)

S C E N E I X.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER major.

Nous venons vous déclarer, monseigneur,
qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécu-
tion préméditée; l'office que l'on attendoit de
nous ne peut être exercé que contre les enne-
mis du roi & de son état. Ecrivez de notre
part à la cour que dans tout le militaire il ne
s'est trouvé que des hommes courageux, prêts
à voler aux actions les plus périlleuses, mais
pas un seul boureau (*).

(*) On sent bien qu'on a voulu consacrer ici l'exemple
trop peu suivi de plusieurs commandans de province qui
eurent la probité & le courage de rejeter les ordres de la
cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gor-
des en Dauphiné; Chabot Charni en Bourgogne; St. Heran
en Auvergne; de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe
à Bayonne; Thomassear de Cursay à Angers. Le nom de ce
dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, historio-
graphe du roi, dans les mémoires de M. Poullain déjà cités,
page 21.

JEAN HENNUYER *le pressant dans ses bras.*

C'est vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les servez toutes deux à la fois, vous serez chéris & honorés par elles dans les tems les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bien-faisant de l'humanité.

ARSENNE *fil, à l'évêque.*

Ah ! c'est vous qui inspirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent.... Que ne peut l'exemple d'une charité sublime & courageuse !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous sommes prêtés à quelques démarches secrètes, c'est que nous avons ignoré jusqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refusons d'obéir. Nous sommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fussions les assassins ; s'il s'en trouvoit un seul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le Lieutenant de roi, & y mandier sa récompense : la nôtre est au-dessus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *père, avec transport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels

que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplaît à la cour, si elle traite de révolte une action juste, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'est jamais criminel pour refuser d'être persécuteur, quel que soit le prétexte : si le conseil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avez accompli les loix les plus solennelles de la nature & de la religion.... Cependant si vous le voulez, vous pouvez tout rejeter sur moi ; quiconque fait son devoir suivant les mouvemens de sa conscience, n'estime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des rois.

ARSENNE fils, *aux siens.*

C'est un homme inspiré... Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'évêque avec une admiration respectueuse.*) Je me sacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous respirons.

LAURE.

Cher époux !... je veux que nos enfans ap-

prennent son nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom si cher, à jamais gravé dans nos cœurs, soit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie !

EV R A R D *embrassant son ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroissent les curés de Lizieux.*)

SCENE DERNIERE.

Acteurs précédens, troupe de curés.

JEAN HENNUYER.

APprochez, dignes pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage.... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues;

ACTE TROISIEME. 109

Les curés sont suivis d'une foule de catholiques de chaque paroisse qui, changés par leurs prédications, embrassent les protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.

ARSENNE pere.

Que n'avons-nous toujours été ainsi unis!..: tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité... pourquoi a-t-il été trompé?... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je, ils s'exposent à toute la colere de la cour (*) pour nous sauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER prenant Arsenne pere
par la main.

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité, marchons ensemble par la ville, que les deux partis s'apaisent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offensé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté sur ce petit coin du royaume.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente histoire intitulée *l'Esprit de la Ligue*, que j'ai déjà citée plusieurs fois avec complaisance, parce que je ne puis en citer une meilleure.
» La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du comte de
» Tende a fait croire que leur générosité fut récompensée
» par le poison.

*Les curés se confondent avec les réformés ;
& le digne prelat sort le dernier , en tenant
la main du vieil Arsenne. Les officiers
ferment la marche.*

F I N.

